

**Anne Devlin**  
**Des histoires pour ensorceler**

Jean-Paul Beaumier

---

Number 57, September–October–November 1994

Littérature irlandaise

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19629ac>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this document

Beaumier, J.-P. (1994). Anne Devlin : des histoires pour ensorceler. *Nuit blanche*, (57), 60–61.



photo: Willoughby Gullachsen

Anne Devlin

## ANNE DEVLIN : DES HISTOIRES POUR ENSORCELER

---

*Anne Devlin se définit comme une écrivaine irlandaise vivant en milieu anglophone. Née à Belfast en 1951, elle quitte l'Irlande du Nord en 1976 pour échapper, selon elle, à une destruction certaine. Son éducation catholique et surtout son exposition, dès son enfance, à de violents conflits politiques et sociaux ont influencé sa vision des rapports entre l'individu et la société. Anne Devlin vit aujourd'hui à Birmingham où elle écrit principalement pour la radio, la télévision et le théâtre en plus de faire des adaptations pour le cinéma. Elle donne également de temps à autre des cours d'écriture dramatique à l'université. En 1986, Anne Devlin publie un premier recueil de nouvelles, *The Way Paver*. Le recueil, qui paraîtra en français sous le titre de *La voie ouverte*, est fortement teinté d'onirisme et marqué par le conflit qui perdure en Irlande du Nord.*

**A** quelqu'un qui lui faisait un jour la remarque que sa ponctuation était pour ainsi dire dénuée de points d'interrogation, elle répondit qu'elle n'aimait effectivement pas les questions, ni leur façon d'être posées ni les réponses qu'elles entraînent. Anne Devlin n'a toutefois pas craint de se contredire en acceptant de répondre aux nôtres.

**Nuit Blanche : Quelles sont les véritables raisons qui vous ont amenée à quitter l'Irlande du Nord ? Est-ce à cause de la situation sociopolitique ?**

**Anne Devlin :** Je crois que c'est métaphysique. Je n'écrivais pas avant de quitter l'Irlande du Nord. Je ne pouvais écrire là-bas parce que je ne parvenais pas à me représenter l'endroit en imagination. La réalité historique y est trop prédominante, à tout le moins en ce qui me concerne. Je crois qu'un autre écrivain pourrait ne pas être affecté de la même manière. Le récit de ma vie domine mon imagination en Irlande du Nord, ce qu'il ne fait pas de la même façon en Angleterre, où il ne représente qu'un aspect de ce qu'a été ma vie. C'est vaste l'expérience d'une vie — la somme de tous mes livres et de mes relations avec les autres par exemple — par rapport au récit d'une vie qui, lui, reste plutôt mince.

**N.B. : Croyez-vous qu'un écrivain doit se faire l'écho de la société à laquelle il appartient ? En Irlande du Nord, par exemple, un écrivain doit-il prendre parti dans le conflit ?**

**A.D. :** Je déteste l'expression « se faire l'écho de quelque chose ». Comment pourrait-on dire que la relation de Matisse avec les camps de concentration est celle d'un artiste qui se fait l'écho de la société ? Est-ce pensable ? Il peignait des fleurs et des fruits durant les années de Buchenwald et de Dachau. L'artiste crée dans un autre royaume, celui de l'imagination, qui fonctionne dans un univers temporel complètement différent de celui dans lequel vit un écrivain. Pourtant, comme dans l'exemple de Matisse, il y a toujours un contact direct avec l'époque historique ; ainsi Matisse peignait ce qui manquait, l'absence elle-même. Aujourd'hui, certains de mes récits ont, paraît-il, un rapport plus actuel avec le conflit (c'est le cas par exemple de « La litanie »), tandis que d'autres textes (notamment « La voie ouverte » et « Ailleurs »), sont plus elliptiques. Je crois pourtant que le rapport avec le conflit est plus fort lorsque les récits semblent en parler le moins.

**N.B. : La voie ouverte met en scène un autre conflit, plus intérieur, lié à ce que j'appellerais les blessures intimes du quotidien : l'incompréhension entre hommes et femmes, les mensonges et les trahisons amoureuses, la perte d'un être cher.**

**A.D. :** Des blessures intimes ? Ce n'est pas une expression dont je me servais. Je ne sais trop ce que cela signifie, je crois que toutes les blessures sont intimes. Je dirais plutôt que je m'intéresse toujours au « mystère de la personnalité ».

**N.B. : La solitude semble être le lot de tous vos personnages, hommes et femmes. Si presque tous les hommes apparaissent faibles dans vos nouvelles, les femmes se montrent par contre fortes, les seules en fait qui parviennent à surmonter véritablement les difficultés qui se présentent à elles sans renoncer à ce qu'elles sont vraiment. Comment percevez-vous les relations entre les hommes et les femmes ?**

**A.D. :** Les hommes ? Je me suis mise à écrire de la fiction pour expliquer qui j'étais à quelqu'un que j'aimais mais qui ne me comprenait pas. Je pourrais même m'être mise à

écrire des histoires pour l'ensorceler et l'empêcher ainsi de me quitter. Il est parti ; il se peut même qu'il soit parti avant que j'aie eu le temps de terminer mon récit. Je n'en ai pas eu connaissance tellement j'étais occupée à écrire. Une jeune poétesse m'a déjà fait observer que si elle n'avait pas pu garder l'homme, elle avait au moins gardé le poème. Moi, j'aimerais avoir les deux. Je veux aussi vivre avec les hommes.

**N.B. : Le rêve semble être la clef de voûte de votre imaginaire. Bien sûr je pense à la nouvelle éponyme de votre recueil, mais le rêve revêt une grande importance tout au long des nouvelles.**

**A.D. :** Les rêves, il n'y a que ça. C'est l'imagination non censurée au travail. J'ai rêvé une fois que j'essayais d'entrer dans une maison par la porte du sous-sol. Il s'agissait en fait de l'entrée des domestiques — Joyce définissait l'art irlandais : « la glace fêlée d'un domestique », — sous l'escalier de la porte principale donnant sur la rue. Pourtant je ne pouvais passer dans la porte parce que mes seins m'en empêchaient. J'ai donc dû revenir sur mes pas, monter l'escalier et emprunter les larges portes de l'entrée principale. La maison s'appelait la Maison des langues. Ainsi, bien que je me fusse de toute évidence identifiée inconsciemment à la définition de Joyce selon laquelle le statut de l'art irlandais serait assimilable à celui du domestique, c'est mon corps de femme qui m'en dissociait et me forçait à grimper l'escalier menant à l'entrée principale. Ce rêve m'a été d'un grand réconfort parce que je pense qu'il ne s'applique pas seulement à moi, mais à toutes les écrivaines. J'ai aussi parfaitement compris grâce à cela l'importance cruciale du genre grammatical lorsque je me sers d'une langue, c'est-à-dire que j'ai à cet égard tous les pouvoirs. Ainsi, quand je cherche un appui chez des écrivains, c'est vers les femmes — Marguerite Duras ou Toni Morrison, par exemple —, que je me tourne d'abord.

**N.B. : Le milieu théâtral revêt une grande importance dans La voie ouverte. Comme vous êtes également auteur dramatique, cette écriture influence-t-elle votre travail de nouvelliste ? Comment percevez-vous ces deux types d'écriture ?**

**A.D. :** La fiction m'est aussi naturelle que de me parler à moi-même — ce que je fais beaucoup. Toutefois, ces dernières années, j'ai eu besoin de trouver un lieu où le conflit pourrait s'exprimer sans voir mourir personne. L'Ulster est un endroit où le conflit ne permet pas le dialogue, mais seulement la mort. Cette même mort avec laquelle je triche en inventant un lieu où domine le dialogue. J'éprouve le besoin, le désir d'amener un public à un même instant, sans souci de race, de classe sociale ni de religion. À l'inverse du cinéma, le théâtre n'est jamais le même chaque soir, et c'est cette expérience absolument unique du public en direct et de la représentation en direct, alors que tout semble à l'unisson pendant quelques instants, qui m'a récemment ramenée au théâtre. Mais la raison pour laquelle j'écris de la fiction est plus personnelle que celle qui me fait écrire pour le théâtre. ■

*Propos recueillis par Jean-Paul Beaumier  
et traduits par Jude Des Chênes*

Anne Devlin a publié : *The Way Paver* (nouvelles), Faber and Faber, Londres, 1986 (également paru en français aux éditions Les Belles Lettres en 1991 sous le titre *La voie ouverte*) ; *Ourselves Alone* (théâtre), Faber and Faber, 1986 ; *After Easter* (théâtre), Faber and Faber, 1993. Anne Devlin a également écrit pour la radio (*The Long March*), pour la télévision (*Naming The Names*, *The Venus De Milo Instead*) et fait des adaptations pour le cinéma (*The Rainbow*, BBC TV ; *Wuthering Heights*, Paramount).